

Le Musée imaginaire de Quentin Tarantino
Le fil d'Ariane perdu dans l'univers d'un cinéaste
Philippe Ortoli, *Le Musée imaginaire de Quentin Tarantino*,
(Collection 7^e Art) Paris : Éditions du Cerf, 2012, 534 pages

Mario Patry

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Patry, M. (2013). Compte rendu de [Le Musée imaginaire de Quentin Tarantino : le fil d'Ariane perdu dans l'univers d'un cinéaste / Philippe Ortoli, *Le Musée imaginaire de Quentin Tarantino*, (Collection 7^e Art) Paris : Éditions du Cerf, 2012, 534 pages]. *Séquences*, (283), 17-17.

LE MUSÉE IMAGINAIRE DE QUENTIN TARANTINO LE FIL D'ARIANE PERDU DANS L'UNIVERS D'UN CINÉASTE

D'entrée de jeu, disons qu'il s'agit d'une œuvre de maturité d'un auteur de renom (c'est triste à dire) qui écrit sur un cinéaste majeur du cinéma américain contemporain. Toutefois, il faut bien admettre les limites d'un exercice d'érudition à saveur académique dans une collection prestigieuse (7^e Art / Éditions du Cerf) qui nous a habitués à des études de meilleure qualité.

Mario Patry

Le titre est un clin d'œil à André Malraux et c'est là que l'auteur révèle toute la limite de son travail. Il s'agit ici d'une réflexion essentiellement philosophique sur les dialogues et les mentions écrites dans l'œuvre de Tarantino, ce qui est situé aux antipodes de l'approche historique. Cela fait penser aux thèses de doctorat universitaires du genre «Le silence au cinéma» qui procède à citer quatre cents titres de films différents de façons arbitraire et superficielle. Dans le cas présent, on glose sur les dialogues en faisant du coq-à-l'âne, sans esprit de rigueur ni de méthode. On reconnaît le même style ampoulé et précieux de cet auteur qui avait fait paraître un petit livre insatisfaisant sur Sergio Leone: *Une Amérique de légende* (Éditions L'Harmattan, 1994), de même qu'une étude plutôt décevante sur *Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone (Éditions de la Transparence, 2010). Et pourtant, même là, l'auteur souffre parfois d'un vocabulaire qui n'est pas toujours approprié, où il se confond sur le mot «adjectif» associé à «tarantinesque», quand il aurait été plus avisé d'employer le mot «substantif» (page 21).

Le plus triste avec Ortoli, c'est que l'on ne sent jamais la «passion» pour le cinéma; on ne voit ni la pertinence du propos, ni le but vers lequel il veut nous entraîner.

Cela pourrait être un peu plus «digeste» si l'auteur avait eu la bonne idée de diviser son livre par film ou par thème. Nous sommes plutôt devant une étude qui ne va intéresser que les étudiants universitaires en fin de cycle et encore, parmi les plus téméraires. Le plus agaçant pour un lecteur nord-américain se résume dans le reproche que l'on fait traditionnellement aux livres de l'Hexagone. On y donne en pâture dix théories pour un exemple, alors que du côté anglo-saxon, on offre dix exemples pour une théorie (bien qu'il faille peut-être faire une nuance de ce côté). Écrire un livre entier de ce genre – 534 pages dont 488 pages de texte – sous l'angle unique d'un «principe de pertinence» est sans doute révolu, mais pas en France, apparemment. Un auteur doit élargir son spectre d'analyse à une approche globale systémique multidisciplinaire, technico-stylistique, mais aussi musicologique, historique, sociocritique, psychanalytique, etc. Il en existe des dizaines possibles... Il suffit



de lire la bibliographie de l'auteur, quoique plus abondante que d'habitude, pour comprendre toute l'ampleur du problème de la stratégie trop conventionnelle et guindée. Celle-ci se limite à une analyse dans l'esprit américanophile aveugle de la sempiternelle «Politique des auteurs» du début des *Cahiers du cinéma* qui pourrait se résumer à ce sous-titre par trop révélateur: «Littérature et cinéma dans l'univers de ...». Visiblement, l'auteur n'a pas encore tourné la page scolaire, pour paraphraser Gaston Bachelard. Je défie quiconque sera capable de lire plus de 50 pages à l'heure sans glisser ce livre dans la corbeille à papier!

Le plus triste avec Ortoli, c'est que l'on ne sent jamais la «passion» pour le cinéma; on ne voit ni la pertinence du propos, ni le but vers lequel il veut nous entraîner. Après la

lecture d'un chapitre, nous sommes abandonnés à nous-mêmes devant le même néant, sans comprendre de quoi il retourne. Bref, il y a le manque cruel de sens méthodologique propre aux étudiants agrégés de littérature. Qu'un tel amas de papier noirci se retrouve publié aux Éditions du Cerf est consternant et nous laisse perplexes sur l'avenir de l'analyse filmique, éternel «parent pauvre» des Études cinématographiques universitaires, de l'autre côté de l'Atlantique. Un auteur respectueux de son lectorat prend soin de partir d'un matériau complexe pour nous amener doucement vers une plus grande simplification et une meilleure compréhension du sujet traité. Ortoli réussit exactement l'exploit contraire! Il part d'un «point de fixation» le plus ordinaire et le plus banal pour nous mystifier à souhait dans les méandres insoupçonnés de la création d'un réalisateur controversé et outrecuidant, s'il en est un. Son style n'a d'égal que la logorrhée écranique de Tarantino. Il y a une belle recherche, mais pas de réflexion critique; aucune création originale ni inspiration.

Ce genre d'étude trahit tout le déclin d'une civilisation que nous avons admirée et aimée dans notre jeunesse, mais dont nous nous sentons de plus en plus éloignés et détachés, comme une plaque tectonique qui dériverait irrémédiablement, au rythme lent et évanescent. On se dit: «Que peut-on y faire?». Ce livre est à brûler!

Philippe Ortoli
Le Musée imaginaire de Quentin Tarantino
(Collection 7^e Art)
Paris: Éditions du Cerf, 2012
534 pages